

# LE SUCCÈS DU LIVRE

## et la misère du Théâtre

Action Française 18 Aout 38 -

La décomposition politique du funeste régime démocratique parlementaire — empêtré dans les suites d'une guerre qu'il n'avait ni prévue ni préparée — n'empêche de donner ici au mouvement actuel des esprits, en France, toute la place qu'il se voudrait. Qui ne remarquerait cependant l'efflorescence littéraire, et aussi romanesque, d'aujourd'hui, contrastant avec l'étonnante misère de la production, dramatique !

Nous avons eu successivement *la Dernière des Guerres* de Pierre Hérivourt, *De Saurat la Honte à Mangin le Boucher* de Henri Duthéil, qui ont vigoureusement renoué la série des souvenirs de guerre et des considérations sur la guerre. Ces deux ouvrages sont en plein succès. Voici maintenant *le Désordre* de Binet-Valmer, paru depuis peu et déjà dans toutes les mains. Les extraordinaires qualités de dialogue et d'action, qui font la vogue de ces ouvrages dramatiques, rapides et rougeoyants comme la flamme, se retrouvent ici, avec cette pointe d'ironie amère, qui est la marque de Binet-Valmer. Pierre Benoit nous a donné un chef-d'œuvre, *Mademoiselle de la Ferté*, qui introduit, dans le roman français, l'énigme psychologique chère à Meredith et fait courir, comme dans la vie, l'instinct criminel et ténébreux sous les circonstances ordinaires et même provinciales. Voici d'Eugène Marsan un nouveau manuel du dandysme, *les Cannes de M. Paul Bourget*, de cette verve colorée, chatoyante, de cette plume merveilleusement fine et précise, à laquelle nous devons *Passantes*. On me dit que, de tous côtés, les éditeurs avisés demandent, réclament la marque Eugène Marsan. Ils ont raison, ils sont sages ; Marsan, c'est la grande vogue. — et méritée — de tout à l'heure ; vous verrez si je suis bon prophète. Il nous faut maintenant, de ce jeune maître, un roman d'un seul tenant, un beau champ de blé.

Je n'ai vu parler presque nulle part de *la Mort d'Hippolyte*, de M. Jacques de Lacretelle. C'est cependant un petit livre qui compte, un livre troublant et clair, comme un malheur dans une radieuse journée ; et d'un véritable écrivain. On peut tout espérer d'un jeune auteur, à la fois condensé et fluide... Dans l'ordre critique, le Shelley de M. André Maurois, intitulé *Ariel*, est une excellente biographie poétique. Je n'aime pas Shelley, qui est un esprit faux, mais la peinture qu'en fait M. Maurois est tout à fait belle et captivante, ainsi que d'un tour original. Le *Dostoïevsky* de M. André Gide marque une date. Dostoïevsky est un psychologue de génie, que l'on prend ou feint de prendre pour un ténébreux baron

qu'il affleure souvent — tel M. André Gide — l'abîme humain. Il est un remède souverain contre cette autohypocrisie qui empêche un analyste perspicace d'être perspicace jusqu'au bout. M. Gide, dans son étude aiguë de l'auteur de *Karamazov*, a vu tout cela, et quelques autres choses encore. Nous voici loin de Melchior de Vogüé et de ses « hardiesses » académiques sur le roman russe.

Cette énumération (où je n'omettrai ni *l'Age de raison* de Luc en Daudet, qui est une étude attrayante et d'une rare pénétration, ni *le Grand Écart* de Jean Cocteau, ni la nouvelle édition du magnifique *Pot au Noir* de Chadourne) est forcément incomplète. Elle prouve, néanmoins, la richesse de notre sève littéraire, que l'hécatombe n'a point tarie. Ceux qui annonçaient la mort du roman se sont lourdement trompés. Le voilà qui accapare jusqu'à l'histoire et à la critique. D'ici quelques mois, la guerre elle-même, ses secousses, ses suites, amènera une floraison d'ouvrages demi-réalistes, demi-lyriques, dont *le Réveil des Morts* de M. Dorgelès est l'annonciateur. Il en fut de même après l'insanité révolutionnaire et les tueries du premier Empire. Mais ceci est un autre sujet.

En face de cette douzaine de très bons livres, qu'a donné, dans le même temps, le théâtre en France ? Exactement rien. Veuillez me dire quel est l'auteur dramatique, égal à Pierre Benoit, à Marsan, à Morand, à Dorgelès, à Dumur, qui se lève à l'horizon ?... Ne parlez pas tous à la fois !

On m'objecte : « Vous n'allez jamais au théâtre ou presque jamais. Dans ces conditions, comment pouvez-vous vous faire un jugement ? » Je réponds : « Je vais entendre, au théâtre, ce que l'on me signale comme intéressant ». J'ai pris plaisir à *la Souriante Madame Beudet*, par exemple. Tout de même, cela ne vaut pas *la Mort d'Hippolyte* de Jacques de Lacretelle. Je lis quotidiennement, dans *Comœdia*, qui est un journal fort bien fait, habilement rédigé et divertissant, — en raison même de la place qu'il donne aux choses et gens de théâtre — des articles où l'on s'efforce de mettre en valeur les spectacles qui... que... bref, dont l'intérêt littéraire semble nul. Impossible de faire un civet sans lièvre, ni une bouillade sans sardines. Où est le lièvre ? Où sont les sardines ?

ten  
neve  
avi  
l'e  
  
s  
i  
me  
un  
al. i  
la  
me  
à  
t i  
ueu  
ite  
con  
rec  
reu  
jus  
ju  
ch  
to  
  
Du  
nd  
re  
nte  
s  
col  
sar  
de  
s  
ur  
des  
gn  
ut  
am  
Ay  
ici  
pe  
lis  
la  
ite  
d  
:  
b  
  
t s  
fc  
s t  
ha  
qui  
du  
en  
a  
s  
me  
ité  
tel  
tqr  
ir  
ux  
ett  
réc  
  
AT  
=  
E

En revanche — et quelles que soient, m'affirme-t-on, les bonnes intentions du brave administrateur de la Comédie-Française, qui s'appelle, je crois, M. Fabre — je vois toujours les affiches de cet infortuné théâtre encombrées des navets de Lavedan et des panais de Paul Hervieu, ou des *Romanesques* d'Edmond Rostand et Cie. Ce qui me donne à penser que cet administrateur, si bien intentionné, n'est pas le maître chez lui, ou se laisse em-berlificoter par son entourage.

Mon éminent collègue Léon Bérard a pu relever la cause gigantesque des Humanités en France, sur lesquelles s'asseyait en cadence, sous prétexte de démonstration, MM. Leygues, Herriot et Brunot. On sent qu'il ne pourra pas réformer la Comédie-Française, en proie aux larves d'Académie. Il paraît que les étrangers vont toujours beaucoup, et même en masse, entendre *le Prince d'Aurec*, *le Marquis de Priola*, *la Course du Flambeau* — oh ! là là ! — et toutes ces turlupinades en patagon, issues des serviles hommes verts qui léchaient les pieds des politiciens démocrates, entre 1900 et 1914. Il est fâcheux que de tels produits passent, aux yeux desdits étrangers, pour d'authentiques chefs-d'œuvre de l'esprit français. Car c'est exactement moins que rien. Je préfère encore les « œuvres » de Jonnart à celles de Lavedan et d'Hervieu..., de Laveman et d'Hertrévieux.

Quant à feu Bataille — en dépit d'un certain énervement rythmé, qui simulait la progression dramatique — je lui reprochais de nous servir, sous le nom de bécasses, des poulets faisandés. Le gibier n'est pas une corruption de la volaille. Appartenant à une génération absurde et qui avait hérité du romantisme la glorification de l'instinct cru, il n'a pas su la surmonter. C'est dommage. Je ne vois pas trop en quoi les ficelles antimorales de Bataille étaient supérieures aux ficelles moralisatrices — aussi naïves — de Sardou.

Mais il y a sans doute une raison plus profonde, à l'affaissement du théâtre actuel, que la routine ou l'inclairvoyance des directeurs en général. Cette raison, nous l'examinerons une autre fois ; elle est esquissée dans une lettre de Ducis l'ancien, à qui un correspondant reprochait sa paresse : « On voit trop d'Atrées en sabots... » disait-il, pour s'y intéresser sur la scène... Vous devinez où je veux en venir.

**LEON DAUDET.**  
député de Paris.